Les rapports hommes / femmes entre constance et mutation dans *Le Ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome

Bouchra Eddahbi

Université Hassan-II (Casablanca, Maroc), Faculté des lettres et des sciences humaines Ben-M'sik, Centre d'études doctorales « Homme, espace, communication et arts », Formation doctorale « Civilisations francophones et comparées »

bouchraeddahbi14@gmail.com

Résumé : Dans *Le Ventre de l'Atlantique*, roman de l'écrivaine sénégalaise Fatou Diome, les inégalités de genre sont très présentes. Elles se manifestent à travers plusieurs formes de discriminations et de violences symboliques et matérielles à l'encontre des femmes. Sous la perspective de l'approche genre, ce travail se propose, d'une part, d'analyser les représentations de la dichotomie féminin / masculin, véhiculées dans le roman, celles qui se rapportent à une société africaine traditionnelle codifiée par le système patriarcal ; d'autre part, il s'agit d'expliciter une vision dénonciatrice de l'auteure luttant pour l'égalité des sexes.

Mots-clés : genre, homme, femme, domination, patriarcat.

Fatou Diome est parmi les écrivains contemporains qui ont fait du roman un miroir reflétant la réalité sociale vécue par les femmes et les hommes, ainsi que les rapports qui se tissent entre eux. Dans *Le Ventre de l'Atlantique,* ces rapports sont très significatifs. Ils se concrétisent dans diverses formes de discriminations et de violences symboliques et matérielles, ainsi qu'à travers une division de l'espace en deux sphères, privée et publique, assignant des rôles et des statuts différents aux deux sexes, et établissant une hiérarchisation flagrante, les victimes étant toujours les femmes. Dans ce roman, l'écrivaine met en scène la vie de Salie, une jeune femme partagée entre sa condition d'étudiante immigrée en Europe et son existence sur l'île de Niodor, sa terre natale. Dans un mouvement de va-et-vient entre le Sud et le Nord, les rapports de genre, traditionnellement fondés sur le pouvoir, sont remis en cause et repensés à travers une vision du monde propre à l'auteure, une vision qui œuvre pour l'égalité des sexes.

Nous nous demandons, ainsi : quelles sont les principales représentations de la dichotomie féminin / masculin dans *Le Ventre de l'Atlantique* ? Et comment Fatou Diome a-t-elle réussi à faire de son roman un lieu de lutte contre les inégalités et les discriminations à l'encontre des femmes ? Sous la perspective de l'approche genre, nous proposons dans ce travail d'analyser, d'une part, les rapports hommes / femmes véhiculés dans le roman, ceux qui se rapportent à une société africaine traditionnelle, régie par le système patriarcal. D'autre part, nous nous focaliserons sur une vision de l'auteure qui dénonce la réalité sociale de l'enfermement des femmes dans le silence et l'ignorance.

1 Une culture de la domination

La question de la domination représente un élément constitutif des rapports sociaux de force entre les hommes et les femmes. Basée spécifiquement sur des différences biologiques perçues entre les deux sexes, la domination est, en effet, le socle d'une idéologie patriarcale qui apparaît comme la toile de fond sur laquelle se greffent et se mêlent des pratiques et des discours codifiant les sociétés traditionnelles.

Dans *Le Ventre de l'Atlantique*, Fatou Diome dresse un tableau minutieux de l'une de ces sociétés traditionnelles. C'est la société de « Niodor », une petite île sénégalaise, dans laquelle les rapports de genre sont, effectivement, fondés sur la suprématie des hommes. Ces derniers sont, selon l'écrivaine, « des patriarches » qui contrôlent la vie des femmes, en surveillant leurs sorties et leurs entrées. Au sein de cette société, la femme n'a pas le droit de décider, elle n'a même pas le droit de choisir son conjoint. C'est à son tuteur que revient ce droit, suivant les traditions et les valeurs, notamment religieuses, dictées par la « *charia* ». D'ailleurs, le mariage n'est pas une union qui se fait à deux, mais il représente un marché, une affaire de tribu qui doit prendre en considération l'intérêt du groupe. L'extrait suivant en est l'illustration :

> À l'intérieur des maisons, les patriarches tenaient, à leur insu, des conciliabules dépourvus de poésie. Selon une loi ancestrale, ils leur choisissaient un époux en fonction d'intérêts familiaux et d'alliances immuables. Ici, on marie rarement deux amoureux, mais on rapproche toujours deux familles : l'individu n'est qu'un maillon de la chaîne tentaculaire du clan. Toute brèche ouverte dans la vie communautaire est vite comblée par un mariage [1].

C'est dans cet esprit que l'écrivaine dénonce le phénomène du mariage forcé qui se fait à l'encontre de la volonté des jeunes femmes, lesquelles se voient comme des victimes tantôt violées, tantôt vendues au nom du mariage. Parmi ces femmes victimes mises en récit, citons l'exemple de la première épouse de « l'Homme de Barbès » qui était choisie comme épouse parce qu'elle était « moins cher qu'une bonne [2] ». Sankèle, une autre jeune femme qui avait à peine dix-sept ans lorsque, sans la consulter, son père « le maître absolu [3] » et ses oncles lui choisirent ce même époux, l'homme de Barbès [4].

1. Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, Anne Carrière, 2003, p. 144.
2. *Ibid.*, p. 32.
3. *Ibid.*, p. 149.
4. *Ibid.*, p. 145.

Un autre cas est celui de la jeune « fille de Fiméla » qui, à l'âge de seize ans, était vendue comme épouse au vieux El-Hadji Yaltigué. El-Hadji, « en vieux moustique, suçait le sang de la petite de Fimela, faisant de son avenir son présent [5] ! ». En outre, ces femmes apparaissent comme des victimes muettes qui n'ont pas droit à la parole. Certaines se forcent au silence, comme la jeune Sankèle et sa mère qui « perdent même l'usage de la parole », puisqu'elles étaient tenues responsables de « la plus grande des peines : le déshonneur familial [6] ». Il leur était interdit de crier leur douleur. En effet, comme l'affirme l'auteure, « sur ce coin de la terre, sur chaque bouche de femme est posée une main d'homme [7] ».

En somme, nous pouvons dire que les femmes sont loin d'être des sujets à part entière. Elles sont évoquées, tout au long de la narration, comme des objets de désir manipulés par les hommes, des machines pour la procréation et des bonnes pour le ménage. En raison de leur « nature féminine », elles sont choisies par les hommes ou par leurs familles pour remplir des fonctions bien déterminées : épouses, gestionnaires du foyer et mères.

2 Le sexe méprisé

Le statut de la femme africaine est lié à sa fécondité. À cet égard, la maternité constitue un rôle incontournable attribué aux femmes, comme le montre l'anthropologue Doris Bonnet dans ses recherches sur les Mossi du Burkina Faso [8]. En revanche, celle qui ne connaît qu'avortements ou stérilité, se voit accusée de sorcellerie et chassée de la communauté (Bonnet, 1995 : 172). De même, les femmes qui n'enfantent que des filles se voient humiliées et méprisées avec leur progéniture féminine ; c'est le cas, dans notre roman, de Simâne, appelée « la calebasse cassée [9] » par la communauté, parce qu'elle était « incapable de contenir l'avenir [10] ». Ses sept enfants n'étant que « des morceaux d'elle-même : que des filles ! On disait aussi que, par sa faute, son mari nourrissait des bouches inutiles qui, loin de contribuer à la pérennité de son patronyme, iraient agrandir la famille d'autrui [11] ». À vrai dire, dans de telles sociétés patriarcales, avoir une ou plusieurs filles pour un homme, c'est tout simplement ne pas être père, ou être demi-père. Les filles constituent une progéniture inférieure qui ne peut, en aucun cas, satisfaire l'égoïsme d'un père avec une mentalité archaïque cherchant à immortaliser son nom et celui de sa famille à travers une filiation masculine. C'est ce qu'affirme Rabah Soukehal (Soukehal, 2003 : 239) lorsqu'il dit : « La fille est considérée comme une dévalorisation de la famille (du clan, de la tribu), une menace pour l'honneur patriarcal, pour la virilité patriarcale [12]. » C'est dans cette optique que nous pouvons dire que les filles représentent une progéniture méprisée.

5. *Ibid.*, p. 171.
6. Fatou Diome, *op. cit.* p. 150.
7. *Id.*
8. Doris Bonnet, « Être femme au Burkina Faso » : de la construction du genre en pays Mossi », in *La place des femmes. Les enjeux de l'identité et de l'égalité au regard des sciences sociales*, La Découverte, 1995, p. 172.
9. Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, Anne Carrière, 2003.
10. *Id.*
11. *Ibid.* p. 166
12. Rabah Soukehal, *Le roman algérien de langue française (1950-1990)*, Publisud, 2003, p. 239.

Elles font partie du « deuxième sexe [13] », pour reprendre l'expression de la philosophe Simone de Beauvoir. C'est une progéniture qui ne correspond pas aux attentes des hommes, et qui portent sur elle tout le poids du patriarcat.

En Afrique, cette infériorisation des femmes est fortement ancrée dans l'imaginaire symbolique collectif à travers toute une tradition orale transmise d'une génération à l'autre. Elle trouve son appui et sa légitimation dans le discours proverbial, qui participe profondément à reproduire les stéréotypes et les inégalités de genre.

Dans *Le Ventre de l'Atlantique*, les proverbes se manifestent comme une autorité argumentative. Citons à titre d'exemple ce proverbe qui consacre la dévalorisation du féminin : « nourrir des filles, c'est engraisser des vaches dont on n'aura jamais le lait [14] », ou encore « un berger sans taureau finira sans troupeau [15] », le taureau renvoie bien évidemment à l'enfant mâle. Paradoxalement, les femmes intériorisent ce mépris. C'est ce que nous déduisons de ces propos de Simâne, où elle insulte ses propres filles : « Ah, ces valets de Satan ! Ils ont détruit ma vie ! Que l'enfer se gave de vous [16] ! » Livrée à sa solitude et sa tristesse, Simâne se désolait, en reconnaissant sa culpabilité et son incapacité d'engendrer l'enfant mâle tant désiré par son mari : « Maudit soit mon ventre qui n'a porté que mon malheur [17] ! » dit-elle.

Le malheur c'est, sans aucun doute, l'enfer de la polygamie puisque son mari, désespéré après sept tentatives qui n'ont donné que des filles, part à la recherche d'une deuxième femme. « Sept étant le nombre de la perfection, quand une femme ne donne pas satisfaction après autant de couches, il n'y a plus rien à espérer d'elle [18]. » C'est pour cette raison que le mari de Simâne prend comme deuxième épouse Gnarelle, mettant fin aux moqueries des hommes de la tribu qui le harcelaient à cause de sa monogamie, en le traitant derrière son dos de « mono-couille [19] ». Après dix mois de mariage, la nouvelle épouse lui « coupe les cheveux de Samson [20] », en l'enorgueillissant d'un enfant mâle, le « taureau » qu'il attendait depuis si longtemps, et c'était « la strate qui manquait à l'accomplissement de sa notabilité [21] ». C'est ainsi que Gnarelle fut fêtée, « encensée, couverte de cadeaux par son époux et l'ensemble de sa belle-famille, tous heureux de voir leur patronyme se prolonger dans la postérité [22] ».

En fait, le recours à la polygamie n'a pas pour unique raison la recherche des enfants ; c'est aussi un signe de prestige et de virilité répondant à l'orgueil de l'homme patriarche, pour qui la richesse se résume en « une horde d'épouses flanquées d'une armée de gosses [23] » ; c'est ce que la narratrice explique en évoquant l'exemple de son beau-père qui a pris sa mère comme deuxième femme pour « rattraper ses cama-

13. Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, Gallimard, 1949.
14. Fatou Diom, *op. cit.* p. 167.
15. *Id.*
16. *Ibid.*, p. 168.
17. *Id.*
18. *Ibid.*, p. 167.
19. *Id.*
20. *Id.*
21. *Id.*
22. *Ibid.*, p. 165.
23. *Ibid.*, p. 167.

rades, s'octroyer un supplément de virilité et multiplier sa propre descendance [24] ». La polygamie est aussi une forte démonstration de la réussite sociale de l'homme : c'est le cas, entre autres, de El-Hadji Yaltégué ou encore de l'Homme de Barbès qui, après des années de misère en Europe, rentra au pays, « prit une deuxième épouse, un peu plus moderne que la première [...]. Elle n'eut que deux ans pour profiter des privilèges de la nouvelle élue. Une troisième, puis une quatrième épouse vinrent la bousculer du trône [25] ».

La polygamie est à notre sens, l'un des aspects les plus cruels de la culture de la domination. Elle s'ajoute aux différentes formes de violence symbolique, accentuant l'injustice sociale à l'encontre des femmes. En la remettant en cause, Diome rejoint la pensée des grandes féministes pour dénoncer une culture qui renvoie la femme à son altérité pour en faire un être inférieur, une figure opprimée, soumise et aliénée. C'est dans la sphère privée que la domination masculine se reproduit consécutivement, consacrant l'oppression des femmes. Soulignons avec Christine Delphy que « le privé est politique [26] » (Dephy, 1998 : 56).

3 L'espace sexué et l'identité genrée

Dans *Le Ventre de l'Atlantique*, l'espace est, effectivement, divisé en deux : une sphère privée réservée aux femmes et une autre publique dominée par les hommes. Ces deux sphères sont soigneusement séparées par des frontières visibles (entre autres : le seuil et les murs) et d'autres invisibles, imposées par les traditions ancestrales et les valeurs religieuses. Exclues de divers domaines de la sphère publique, les femmes se trouvent actives au sein de l'espace domestique dans lequel elles exercent leurs devoirs en tant qu'épouses et mères. Dans cet espace, la cuisine, ce « tiers clôturé » de la maison, représente « la retraite des femmes ». C'est un « lieu de vie », lié à de « savantes occupations » particulièrement féminines. Diome s'amuse à décrire les activités culinaires comme un savoir-faire proprement féminin. À cet égard, elle compare les femmes à des « alchimistes » qui savent « vaincre l'insolence de l'oignon, la témérité de l'ail et l'agressivité du piment [27] », ou encore à des « magiciennes » qui transforment « les grains de riz en rubis [28] ». En effet, dans la société du texte, l'existence des femmes est essentiellement associée à l'espace domestique. Même leurs sorties en dépendent étroitement. Nous pourrions dire qu'en dehors de cet espace, les femmes n'existent pas. Le récit du narrateur est explicite sur les tâches féminines :

> Les femmes s'étaient agglutinées devant la cuisine et pensaient déjà au plat qu'elles allaient mitonner pour le dîner. Leurs éclats de rire et le bruit des ustensiles qui s'entrechoquaient nous parvenaient en sourdine. Coupées du reste de la maison et rompues aux tâches ménagères dès la plus tendre enfance, elles vaquaient à leurs occupations sans vraiment y penser [29].

24. Fatou Diome, *op. cit.* p. 84.
25. *Ibid.*, p. 38.
26. Christine Delphy, *L'ennemi principal I. Économie politique du patriarcat,* Syllepse, 1998, p. 56.
27. Fatou Diome, *op. cit.*, p. 195.
28. *Id.*
29. Fatou Diome, *op. cit.*, p. 194.

Dans cette situation, les femmes semblent satisfaites de leur vécu. Ici, nous pouvons évoquer le mécanisme d'*habitus* fondé par le sociologue Pierre Bourdieu, qui renvoie au « produit du travail d'inculcation et d'appropriation » (1998 : 24) favorisant la reproduction de la domination. Bourdieu estime que « la domination masculine est tellement ancrée dans nos inconscients que nous ne l'apercevons plus, tellement accordée à nos attentes que nous avons du mal à la remettre en question [30] ». De la réflexion de Fatou Diome, il se dégage une forte volonté de combattre le poids de la tradition en interrogeant, notamment, les effets du processus de la socialisation et de l'éducation patriarcale sur la construction de l'identité genrée, ce qui participe fortement à la reproduction de la suprématie des hommes et l'aliénation des femmes, comme l'estime Simone de Beauvoir lorsqu'elle dit : « On ne naît pas femme, on le devient [31] », sous l'influence de l'éducation patriarcale (Beauvoir, 1950 : 13).

Dans ce même ordre d'idées, Bourdieu estime également qu'« on ne naît pas homme on le devient », et c'est à travers toute une éducation composée de rituels d'intégration des normes de masculinité que l'homme assure une fonction de la reproduction de la domination. Cela est confirmé aussi par Kate Millet [32] lorsqu'il dit que l'un des traits marquants de l'idéologie patriarcale comme telle, est les processus de la socialisation et de l'intériorisation, à la fois par les hommes et par les femmes (Millet, 1971 : 43). C'est ce que voulait faire comprendre Diome dans ces propos éclairant sur quelques aspects de l'éducation patriarcale à travers l'exemple de Maldiké, le frère de Salie :

> On lui avait fait comprendre qu'il devait se comporter en homme. On lui avait appris à dire « ouille ! », à serrer les dents, à ne pas pleurer lorsqu'il avait mal ou peur. En échange du courage qu'il devait manifester en toutes circonstances, on lui avait bâti un trône sur la tête de la gent féminine. Mâle donc, et fier de l'être, cet authentique guelwaar savait, dès l'enfance, jouir d'une hégémonie princière : ravir les rares sourires de son père, le plus gros morceau de poisson, les meilleurs beignets de sa mère et avoir le dernier mot devant les femelles [33].

Quant à la participation des femmes à la situation de discrimination, il ne faut pas perdre de vue qu'elles sont actrices des processus socioculturels de la reproduction. En effet, ce sont les femmes qui remplissent plusieurs fonctions au niveau de la famille ; ce sont elles qui s'occupent les premières de l'éducation et de la socialisation des enfants, garçons et filles. Les femmes sont donc les gardiennes de la culture ; elles veillent à la protection des valeurs traditionnelles en assurant leur transmission d'une génération à l'autre, et en s'opposant également aux souffles des changements importés par la modernité ou par le contact avec d'autres cultures, surtout celle des « Blancs ».

Selon l'auteure, les femmes de Niodor appartenaient aux gens « stoïques », pour qui seules les « valeurs grégaires sont défendables [34] ». Devant tout essai de critiquer leur culture, elles « fustigeront en vous un ensemble de condamnation : l'individualiste,

30. Pierre Bourdieu, *La Domination masculine,* Le Seuil, 1998, p. 24.
31. Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, t. II, Gallimard, 1950, p. 13.
32. Kate Mallet, *La Politique du Mâle*, Stock, 1971, p. 43.
33. Fatou Diome, *op. cit.*, p. 47.
34. Fatou Diome, *op. cit.*, p. 197.

la copie du colon, et vous marginaliseront [35] ». À cet égard, la narratrice reconnaît l'inutilité d'une quelconque tentative de dialoguer avec ces femmes aux mentalités archaïques, notamment sur les moyens de contraception qui touchent leur statut, fondé sur la fonction de la procréation :

> Quelle bouche aurait osé nommer la pilule devant elles, au risque de se tordre à vie ? Leur dire qu'en Europe on peut programmer et limiter les naissances aurait été perçu comme une provocation. Consciente de l'inutilité de toute tentative d'explication, je supportais, muette, leur présence avec la patience que la tradition exigeait de moi [36].

Ainsi, en mettant en récit une « narratrice lettrée [37] », issue d'une société traditionnelle, l'auteure interroge les frontières séparant les deux sphères. En effet, depuis son jeune âge, la narratrice était la seule fille à partager le « huis-clos » des garçons. Elle est devenue, de ce fait, un « garçon manqué », qui évite les commérages de « bonnes femmes ». De même, celles-ci se voient dérangées de sa présence, elles ne l'invitent pas dans leur monde. Ce « panier de crabes », elle a pu le quitter grâce à un long chemin parcouru en vue de devenir un individu indépendant. Le premier pas de ce chemin emprunté vers la libération du joug imposé par le système patriarcal a été l'accès à l'instruction. Un droit qu'elle a pu arracher malgré le refus de sa grand-mère qui était convaincue que la place d'une fille « n'est pas à l'école », mais à la maison. L'école est, bel et bien, la première strate permettant le dépassement du seuil de l'ignorance, et aussi de la soumission. L'accès à cet espace se manifeste dans la trame du récit comme une transgression des frontières symboliques qui séparent les deux sphères. C'est à travers cet accès que l'héroïne a pu s'armer pour conquérir des domaines de la sphère publique, jalousement réservés aux hommes : le savoir, l'écriture comme création et le travail valorisé et rémunéré. Devant ces mutations, qui se présentent comme une menace à l'ordre traditionnellement établi, les « bonnes femmes », « gardiennes de la culture », manifestent leur inquiétude :

> Depuis longtemps, elles me considèrent comme une feignante qui ne sait rien faire de ses dix doigts que de tourner les pages d'un livre, un égoïste qui préfère s'isoler pour gratter du papier plutôt que de participer aux discussions. [...] Elles me regardaient écrire, errant d'un coin à l'autre, et ça les agaçait. Je lisais les reproches sous leurs cils noirs, mais mon silence les désarmait... mon stylo continuait à tracer ce chemin que j'avais emprunté pour les quitter, chaque cahier rempli, chaque livre lu, chaque dictionnaire consulté est une brique supplémentaire sur le mur qui se dresse entre elles et moi [38].

Pour conclure, nous pouvons dire que dans *Le Ventre de l'Atlantique*, Fatou Diome dénonce les traditions patriarcales qui consacrent l'oppression des femmes et les relèguent à un statut inférieur par rapport aux hommes, « les patriarches ». L'écrivaine

35. *Id.*
36. *Ibid.*, p. 68-69.
37. Xavier Garnier, « L'exil lettré de Fatou Diome », *Notre librairie*, n° 115-156, juillet-décembre, 2004, p. 30-35.
38. Fatou Diome, *op. cit.*, p. 196.

interroge, ainsi, tout le système patriarcal qui s'appuie sur des constantes de différents ordres : l'appropriation du corps de la femme, le contrôle de sa sexualité, la glorification de la mère d'enfant mâle, et le mépris de celle qui n'engendre que des filles. La division sexuelle de l'espace et la hiérarchisation du travail sont aussi des aspects de ce système impliquant l'enfermement des femmes dans la sphère privée, dans laquelle la polygamie est fatale. Ces représentations, culturellement construites, sont profondément ancrées dans le système symbolique de l'imaginaire collectif, fondant une culture structurée sur le binarisme, permettant la domination du masculin sur le féminin. En remettant en cause ce système de domination, la réflexion de l'écrivaine s'inscrit dans une vision critique qui œuvre pour des rapports de genre plus égalitaires favorisant le respect des droits des femmes et leur émancipation aux côtés des hommes.

Bibliographie

Beauvoir, Simone de, *Le deuxième sexe*, t. II, Gallimard, 1949.

Bonnet, Doris, « Être femme au Burkina Faso : de la construction du genre en pays Mossi », *La place des femmes, Les enjeux de l'identité et de l'égalité au regard des sciences sociales*, La Découverte, 1995.

Bourdieu, Pierre, *La Domination masculine,* Le Seuil, 1998.

Delphy, Christine, *L'ennemi principal I. Économie politique du patriarcat*, Syllepse, 1998.

Diome, Fatou, *Le Ventre de l'Atlantique*, Anne Carrière, 2003.

Garnier, Xavier, « L'exil lettré de Fatou Diome », *Notre Librairie*, n° 115-156, juillet-décembre, 2004.

Millet, Kate, *La politique du mâle*, Stock, 1971.

Soukehal, Rabah, *Le roman algérien de langue française (1950-1990)*, Publisud, 2003.